

La vie au temps du numérique

FRÉDÉRIC MARTEL

BRUNO PATINO

BENOÎT DESEURE* : Frédéric Martel, vous avez publié un livre dont le titre est *Smart* et le sous-titre, *Enquête sur les internets*. Cette vie au temps du numérique est a priori la même ici à Lille qu'aux USA ou ailleurs. Vous avez fait un long voyage pour déterminer ce qu'était l'Internet ou les internets.

FRÉDÉRIC MARTEL**

J'ai procédé de façon contre-intuitive en allant sur le terrain voir comment se passe Internet. J'ai parcouru une cinquantaine de pays, pendant plusieurs années, j'ai réalisé des milliers d'interviews avec des géants d'Internet, des patrons de start-up mais aussi des usagers. On se rend compte alors que l'infrastructure d'Internet est globale, qu'un grand nombre de softwares, d'outils, de sites, de réseaux sociaux sont globaux et, d'ailleurs, très souvent américains, à l'exception de la Chine qui a son modèle singulier. Une fois dit cela, on pourrait penser qu'Internet offre à chacun d'entre nous la possibilité de

* Benoît Deseure, rédacteur en chef adjoint à *La Voix du Nord*, présidait la séance.

** Frédéric Martel est sociologue et journaliste.

rejoindre une grande conversation globale, ce qui est un espoir pour certains et une crainte pour d'autres. Les patrons de la Silicon Valley espèrent que les frontières disparaîtront, que les langues s'atténueront, que les contenus culturels ou médiatiques seront plus uniformes, c'est le rêve secret des patrons de Google, Apple, Facebook, Twitter, etc. De l'autre côté, on rencontre ceux qui ont peur de cette évolution, qui craignent cette conversation globale qui emportera tout sur son passage, des gens comme Alain Finkielkraut, Mario Vargas Llosa ou Raffaele Simone.

Quand on multiplie les rencontres et les observations sur le terrain, sur le plan essentiellement qualitatif mais aussi quantitatif, on s'aperçoit que cette utopie ne se vérifie pas dans les faits. En réalité, les infrastructures peuvent être globales, mais les contenus ne le sont pas ou très rarement. Il y a quelques contenus globaux, dans le jeu vidéo, par exemple, et tout le monde a vu la vidéo de ce Sud-Coréen un peu fou du quartier de Gangnam, mais ce n'est qu'une infime partie des contenus que l'on consomme et, en réalité, dans la majorité des pays, les frontières demeurent.

En anglais il existe deux mots pour parler de frontière : *frontier* et *border*. Sur Internet, il n'y pas de *border*, c'est-à-dire la vraie frontière avec passeport, drapeau, douane mais des *frontiers*, symboliques, comme la frontière du Grand Ouest, qui sont marquées par la langue, par le territoire qu'on habite, la sphère culturelle à laquelle on appartient, son identité, parfois plurielle. Ceci nous prouve que nous n'avons pas affaire à un Internet, mais à des internets dans lesquels les dimensions de langue, de territoire, de culture jouent un rôle important.

BRUNO PATINO*

Je pense qu'il y a deux mouvements, qui ne sont pas contradictoires, mais qui ne vont pas dans le même sens : celui d'une uniformisation, une universalisation de l'Internet évoquée par Frédéric Martel car nous utilisons tous à peu près les mêmes technologies. Mécanisme d'uniformisation également sur le plan économique, au travers des géants, les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon), et sur le plan des usages de ces nouvelles technologies. Sociologiquement, un changement profond n'a pas lieu quand les gens adop-

* Bruno Patino est directeur du développement à France Télévisions, créateur du site lemonde.fr, spécialiste du numérique.

tent de nouvelles technologies, mais quand ils changent leurs comportements. Parallèlement à une certaine uniformisation des comportements, se déploie un mécanisme très profond de fragmentation et de parcellisation qui se produit parce qu'Internet multiplie les contextes.

Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre

Si nous prenons l'exemple des Google glasses, qui utilisent la réalité augmentée, une entreprise de la Silicon Valley annonçait récemment une nouvelle application permettant de modifier votre environnement, en changeant une publicité par une œuvre d'art que vous aimez. Cet environnement vous sera sympathique, mais vous aurez ainsi une expérience différente de celle de votre voisin. Vous vivrez une expérience similaire et différente en même temps. C'est un univers qui se recontextualise autour de la personne. Chacun d'entre nous, quand il bascule dans l'univers numérique, est son propre centre, le centre de son propre univers, localisé sur ses goûts, ses pratiques, ses communautés, avec un environnement particulier qui se reconstitue autour de lui. Il existe déjà l'*adaptive publishing* qui fait que, sur un site de journal, vous aurez des informations légèrement différentes d'une personne à l'autre. Cela peut paraître un peu abscons, mais pour une même recherche sur un moteur de recherche, différentes personnes trouvent des choses différentes.

Je dirais qu'il y a presque autant d'internets que d'individus qui se connectent. Nous avons donc, d'une part, un mouvement de grande uniformisation au travers de la planète, le fameux village global (qui n'existe pas), une économie qui se mondialise et, d'autre part, une micro-contextualisation qui fait que, petit à petit, on passe de la masse à l'individu et de l'individu à l'identité. C'est ce double mouvement que nous sommes en train de vivre.

FRÉDÉRIC MARTEL : Tout cela est bien à deux conditions. Premièrement, il faut préserver cet Internet-là, d'où la question de la régulation. Nous sommes passés d'un âge d'or d'Internet à la fin de l'innocence avec le tournant symbolique lié à l'affaire Edward Snowden. Nous avons besoin de régulation, mais qui va s'en occuper ? Les USA en partie, en tout cas, ce ne sera pas sans eux. Ils ont des bases solides car la question de la vie privée est l'objet du quatrième amendement de la constitution. Les Américains vont un jour s'en souvenir. Et s'ils ne le font pas, c'est à l'Europe de le faire. C'est le premier marché numérique au monde avec plus de 300 millions de consommateurs.

Et l'économie de marché passe aussi par des régulations, en particulier sur ces questions.

Deuxième point : le numérique vient bouleverser le modèle français, la société française étant très hiérarchique, avec des corps constitués. Internet détruit tout cela par sa nature. Nous sommes donc mal préparés à cette révolution. L'*open data* fait chavirer notre modèle centralisé, paternaliste et un peu secret. Nous sommes adeptes des *borders* et nous sommes face à des *frontiers*. Nous apprécions le statut alors qu'Internet c'est le mouvement, nous sommes un peu keynésien et Internet nous amène à Schumpeter. Notre façon de penser, la représentation de la laïcité, de la démocratie se trouvent perturbées par la « démocratie liquide »¹, les identités plurielles. C'est cela qu'il faudrait expliquer au lieu d'avoir peur d'un monde ouvert et de se rabougrir sur un entre-soi. Il est nécessaire d'expliquer que ces mutations sont mal vécues chez nous parce qu'elles renversent les fondamentaux de notre société.

– *Quel est le poids des grandes entreprises américaines ? Le monde économique est-il vraiment en train de changer ?*

BRUNO PATINO : Quand Frédéric dit que le temps de l'innocence de l'Internet est terminé, je ne peux qu'être d'accord avec lui. Concernant le numérique, nous avons un temps de retard. Je suis consterné d'entendre des débats pour ou contre le numérique, alors que ce n'est pas le problème. La question centrale, le vrai débat, c'est de quel numérique voulons-nous, de quelle société numérique voulons-nous ?

Trois visions autour de l'Internet mondial

• **Une vision politique.** Raymond Aron – qui était un réaliste sur le plan géopolitique – disait à ses étudiants : « Une société organisée autour d'un état-nation, c'est un état de culture, et, finalement, la vie entre les nations, c'est l'état de nature. » C'est ce qui fait la différence entre la politique intérieure et la vie politique internationale. Si l'on se saisit de la métaphore, on peut dire qu'Internet est un état de nature. Comment en fait-on un état de culture, pour éviter qu'il ne passe par des mécanismes de domination extraordinaires ?

¹ À mi-chemin entre la démocratie directe et la démocratie représentative, ce concept d'inspiration allemande vise à remettre le citoyen au centre des décisions politiques grâce à Internet.

Notre retard est lié au fait que nous sommes héritiers du droit romain, qui passe avant tout par une organisation spatiale. En comparaison avec les pays du Common Law, notre système de pensée et d'organisation est mal adapté.

• **Une vision systémique.** Le chercheur Tim Wu montre que les systèmes d'information qui mettent en relation les gens passent tous par les mêmes phases. Cela commence toujours par un système ouvert, auquel chacun contribue sans qu'il lui appartienne et qui met les gens à égalité. Petit à petit se créent des empires qui ferment le système. C'est ce qui s'est passé avec le téléphone où de grands monopoles ont été créés. C'est ce qui arrive à Internet, qui était totalement ouvert et contributif et qui est en train de se fermer et d'être contrôlé par un nombre réduit d'acteurs.

• **Une vision économique** presque marxiste de ce qui se passe. J'entends dire qu'Internet est gratuit, mais il ne l'est pour personne. Quelqu'un qui pirate un film a payé son ordinateur, son smartphone ou sa tablette, son accès à Internet et enfin il paye par des données transactionnelles : quand il va sur un site, qu'il passe par un moteur de recherche, quand il demande quelque chose, il dit quelque chose de lui-même, il offre de la donnée. Le carburant ou la monnaie d'Internet, c'est de la donnée. Ce qui intéresse les très grandes entreprises, c'est le cumul de ces données. La variété, la vitesse et le volume des données, plus la capacité des ingénieurs à transformer en algorithmes qui mettent les comportements en équation, tout cela a une énorme valeur et accumule quelque chose. Un inventeur qui créerait aujourd'hui un moteur bien plus puissant que Google ne pourrait pas le concurrencer, car il ne pourrait rien face aux milliards de données possédées par Google.

Je vais prendre un exemple : j'avais mis mon billet d'avion pour San Francisco sur mon téléphone portable, j'avais cherché mon hôtel via Google et mon agenda est sur Google. Par ailleurs, je cherche souvent des restaurants de sushi. À mon arrivée à San Francisco, j'ai reçu des pubs pour des restaurants de sushi situés à côté de mon hôtel. Alors, bien sûr, ça me rend service, mais ça me terrifie dans le même temps. Google a bien fait son travail, il a répondu à ma question avant que je la formule. Voilà ce que permet la donnée. C'est du capital accumulé.

La concentration qu'on voit arriver dans l'Internet est égale à la concentration des premiers moments de la révolution industrielle quand quelques gros monopoles industriels accumulaient du capital et créaient des barrières à l'entrée qui ne permettaient pas la concurrence. Il est essentiel que nos

gouvernants prennent le problème de la régulation économique à bras le corps car les empires accumulent des milliards de données dont on ne sait pas à qui elles appartiennent. Google a-t-il le droit de disposer de nos données et de les revendre ? Ou bien m'appartiennent-elles ? Ces données sont-elles privées ? Sont-elles un bien commun qui doit être partagé pour assurer la juste concurrence dans le domaine économique ou encore un bien public qui doit être piloté par des autorités qui en garantissent l'anonymat, la sécurité ou autre ?

Éric Schmidt, ancien directeur de Google, rapporte cette anecdote qui reflète parfaitement la division entre les différentes cultures. À la question d'une italienne qui lui demande ce que Google allait faire de ces données, il rétorque : « Vous préférez qu'elles appartiennent à des gouvernements ? » Les Européens répondent oui, les Américains, non. Le directeur a fini par cette pirouette, dont je ne sais pas exactement ce qu'elle voulait dire et qui lui a échappé : « De toutes façons, ils ne nous laisseront pas devenir un gouvernement. »

FRÉDÉRIC MARTEL : Au fond, l'une des forces d'Internet, et aussi sa limite, c'est l'abondance, l'immense quantité de données et d'informations qu'on peut y trouver. Même si c'est la fragmentation plus que la globalisation qui définit Internet, ce qu'on peut y trouver est immense.

D'où le concept de *smart curation* défendu dans mon livre. Face à une immensité de sources, de données, de possibilités, il y a deux réactions possibles. La première, classique, est celle de la culture française : recréer la hiérarchie culturelle, en expliquant ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, idée qui me semble morte et qui ne reviendra pas. L'alternative, ce sont les algorithmes – les ingénieurs et les sciences – qui vont faire le travail. Il se trouve que j'ai écrit mon livre en écoutant de la musique Motown via différentes plates-formes de streaming. Depuis, j'ai été repéré comme amateur de soul, et on ne me propose rien d'autre, ni jazz, ni blues, encore moins du classique et je suis interdit de Johnny Halliday. La *smart curation*, c'est le *smart* et la *curation* à la fois, on ne peut pas se fier uniquement à la hiérarchie traditionnelle ou uniquement aux algorithmes. Il faut donc les deux : la capacité de mêler les chiffres et les lettres, de mélanger artistes et ingénieurs pour avoir à la fois les *data* par les algorithmes, et aussi l'appréciation humaine qui va apporter correctifs et précisions, ce qui représente un marché important qu'on appelle la *curation*. C'est un peu comme de cliquer « J'aime » sur Facebook ou de retweeter, c'est un jugement humain.

Le débat portait il y a quelques années sur la fracture numérique. On allait apporter Internet à ceux qui ne l'avaient pas. Maintenant on prétend vouloir expliquer Internet aux jeunes des townships et des favelas, alors qu'ils ont déjà presque tous des smartphones. La fracture digitale est en train de se résoudre. Aujourd'hui, ce sont 2,7 milliards d'individus connectés, dans 5 ans nous serons 5 milliards. Dans un ghetto de Nairobi privé d'éclairage public, le téléphone fait lampe-torche, c'est l'une des applications les plus chargées au monde. Bientôt tous les téléphones portables seront des smartphones. L'accès va peu à peu se généraliser. Ce qui ne va pas se généraliser, c'est ce qu'on va en faire.

C'est tout le débat autour de la *digital literacy*, l'alphabétisation numérique : il ne suffit pas d'avoir Internet, il faut savoir quoi en faire. Il faut enseigner la protection de la vie privée. Wikipedia est formidable dans les pays où il n'y a pas d'encyclopédie, avec des dictionnaires pour des langues africaines ou indiennes qui n'ont jamais eu de dictionnaire papier, mais il comporte des erreurs, et c'est pourquoi il faut de l'apprentissage, de l'accompagnement, en se souciant de rendre cet Internet comme un monde plus agréable.

Débat

Les questions du débat ont été préparées et sont posées par trois jeunes professionnels : Chris Delepiere, du MCC/jeunes pro, Yves-Antoine Bauche et Marie-Fleur Magne, des Scouts et Guides de France.

CHRIS DELEPIERRE : *Comment se protéger du traçage des données, quelle stratégie adopter ? Les données sont-elles des biens publics ? Que pensez-vous des mouvements de production communautaire, d'open source pour libérer la donnée sur Internet ?*

BRUNO PATINO : Pour simplifier, nous sommes face à deux possibilités. Des gens comme moi qui ont travaillé avec Internet dès sa naissance ont été nourris d'une idée un peu utopique, celle de l'économie collaborative, avec des données qui circulent de façon fluide, partagées par tout le monde et avec l'*open source* qui permet à chacun de contribuer. Cet Internet possible qui fonctionne très bien est contrebalancé par la force de la concentration, par ces

empires qui se concentrent sur les données qu'ils veulent « privatiser » et qui leur permettent d'améliorer leurs algorithmes. L'algorithme met en avant toutes les corrélations, ce qui condamne Frédéric à n'écouter que de la *soul*. Les chercheurs en algorithme disent que, quand ils auront réussi à mettre de la sérendipité, c'est-à-dire du hasard, dans les algorithmes, on aura gagné.

Les empires s'approprient Internet en s'appropriant des données. C'est un danger en matière économique plus que de liberté publique car s'ils s'intéressent à ce que vous faites de votre vie, ce n'est pas pour y accorder un jugement moral, mais simplement pour augmenter leur chiffre d'affaires. On pourrait utiliser ce réseau et mettre en commun ces données pour avoir une économie beaucoup plus collaborative. C'est un débat qui pourrait renvoyer à l'appropriation des moyens de production étudiée il y a un siècle et demi.

YVES-ANTOINE BAUCHE : *Comment en tant qu'éducateur appréhender ces changements pour répondre aux besoins d'éducation des enfants ?*

BRUNO PATINO : Je ne vous donnerai pas de réponse, car je n'en ai pas, mais peut-être une piste. Au début d'Internet, on disait d'abord qu'il y avait la vie réelle d'un côté et la vie virtuelle de l'autre, qu'il allait falloir trouver un équilibre entre les deux. Ce n'est pas exact, car le numérique change notre réel en permanence. Nous sommes connectés en permanence. L'école peut-elle faire comme si les écoliers et les étudiants n'étaient pas connectés ? On essaie de créer ce que Paul Valéry appelait des « cloîtres » pour s'isoler. Il est encore de mauvais ton d'être connecté dans un concert de musique classique, par exemple, contrairement à un concert de variétés. Dans les églises, les synagogues et lieux de culte, on ne se connecte pas encore, dans les activités sportives non plus.

On a d'abord dit d'Internet que c'était des tuyaux, puis que c'était un média, puis un espace social. Il s'agit en fait d'un changement anthropologique. Ce changement a lieu dans tous les domaines qui nous touchent et ma seule conviction est qu'on ne peut pas faire comme s'il n'avait pas lieu. On peut aider les jeunes à comprendre ce qui a lieu et ce que cela vient changer. J'enseigne à des journalistes et je les fais travailler sur ce que le numérique a changé dans la façon dont une information circule, dont on la reçoit, etc.

FRÉDÉRIC MARTEL : J'imagine que, parmi vous, certains sont très connectés et d'autres sceptiques, plus méfiants. En Afrique, c'est un changement de civilisation profond quand c'est maintenant souvent le petit-fils qui vient expliquer à son grand-père comment ça marche. C'est fascinant et inquiétant. Beaucoup ont peur d'Internet ou considèrent que c'est futile et banal. Ils évoquent les fautes de Wikipedia, les fameuses vidéos de chat... Ils n'ont pas toujours tort, sauf qu'Internet peut être beaucoup plus que cela.

On s'aperçoit que dans certains lieux, dans des quartiers difficiles, dans des zones isolées, et dans certaines conditions, Internet peut être un outil de liberté d'expression, de libération, de revitalisation urbaine. L'éducation populaire peut changer grâce à Internet, un travail positif considérable peut en être fait. Voyez la manière dont Matteo Renzi, président du conseil italien, utilise Internet, dont les Podemos espagnols redonnent une énergie à l'Espagne notamment à travers le numérique. On cherche depuis des années comment l'éducation populaire, la gauche catholique, peut renaître de ses cendres, comment donner une nouvelle vie à des structures anciennes. Ces mouvements peuvent se reconstruire en se modernisant, notamment à partir de ces outils de participation, de démocratie, etc.

MARIE-FLEUR MAGNE : J'ai 30 ans et je me sens déjà un ours par rapport aux jeunes de 18 ans que je peux rencontrer. Au nom de quoi j'enseignerais le numérique à des jeunes qui sont nés avec, alors que ce sont eux qui peuvent nous apprendre des choses sur cet outil et les changements qu'ils induisent dans notre société ?

FRÉDÉRIC MARTEL : Personnellement, j'apprends bien sûr des plus jeunes. Vous n'avez peut-être pas leurs connaissances, sauf que sur la vie privée, sur Wikipedia, vous avez probablement des choses à leur expliquer, Wikipedia et ses rumeurs, les photos sur Facebook ou Twitter qui, dans 20 ans, seront peut-être embarrassantes pour chercher du travail.

BRUNO PATINO : Ce n'est pas une éducation à l'outil, mais une éducation au nouveau contexte de la connexion, car ils ont cette pratique avant d'y avoir réfléchi, passant de la messagerie à Twitter puis à Snapchat. On est dans le culte de l'éphémère absolu, car on confond l'éphémère avec quelque chose qui serait sans conséquences. Sur la toile, rien n'est éphémère. Je plaide pour

une éducation à la condition numérique, c'est-à-dire aux changements anthropologiques qui ont lieu. Qu'est-ce que cela veut dire dans le débat politique, dans la vie privée, par rapport à la culture ? Qu'est-ce que Facebook ? C'est un espace public médiatisé par le privé.

Quand vous tweetez, c'est vous individu ou la personne publique ? Si vous êtes journaliste, c'est vous, votre journal ou votre rédaction que vous engagez ? Il existe 200 chartes dans les journaux du monde entier et il n'y en a pas deux pareilles car personne n'arrive à se déterminer. C'est ce pour quoi je plaide. Internet apporte de la complexité à notre monde, il faut donc éduquer les gens à la complexité, c'est la meilleure façon de les rendre libres.